

Société de consommation et production de déchets.

Cyrille Harpet, université de Rennes, unité ARENES, UMR 6051.

Article pour l'ouvrage collectif : *Le développement durable à découvert*, sous la direction de Agathe Euzen, Laurence Eymard, Françoise Gaill, Erick Lansard, Marc Lucotte, Patrick Maestro et Stéphanie, Thiébault, éditions CNRS, Paris, 2013.

Harpet Cyrille, de formation en philosophie des sciences (Lyon 3), en anthropologie et sciences sociales (Lyon 2), en management environnemental (INSA Lyon), est enseignant-chercheur en Analyse des risques Santé Environnement Travail à l'Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique (EHESP), Rennes, membre et co-directeur de l'unité ARENES- UMR 6051 et chercheur associé UMR 5600 Environnement Ville et Société - Labex IMU- Lyon;
Cyrille.harpet@ehesp.fr

Production et consommation de masse

Les indicateurs classiques de croissance économique reflètent seulement une part du fonctionnement de nos sociétés. Éclairant un versant des activités humaines, ces indicateurs strictement économétriques dissimulent les impacts sur les écosystèmes et les risques sanitaires pesant sur des populations. Une mesure objective rendrait compte des ressources disponibles, des déchets et des pollutions. La production mondiale de déchets représente de 3,4 à 4 milliards de tonnes en 2010 (hors agriculture et construction) selon les estimations de l'Institut des matières premières Cyclope. La moitié de ce volume global est d'origine urbaine (1, 3 milliards de déchets solides des ménages par an, soit 1,2 kg par jour selon la Banque Mondiale en 2012) et industrielle (1,2 à 1,67 milliard de tonnes non dangereux, 490 milliards de kilos de déchets dangereux). Un Européen produit en moyenne 600 kg de déchets par an, un Américain 700 kg/an, un habitant citadin du tiers-monde entre 150 à 200 kg/an.

Les statistiques annuelles de la convention internationale de Bâle (1989), sur le contrôle de la production et des mouvements transfrontaliers de déchets dangereux, établissent que, sur 30 pays déclarants, près de 2 millions de tonnes ont été échangées en 1993 et 9,5 millions de tonnes en 2010 selon le Programme des Nations Unies pour l'Environnement.

Cette production « détritique » résulte d'une consommation de masse engagée dès 1945 avec la reconstruction et la ré-industrialisation des pays de l'Organisation de Coopération et de Développement Economiques (OCDE). Cette période des « Trente glorieuses » repose sur une économie de la croissance et de la productivité agricole et industrielle. L'augmentation des rendements de blé à l'hectare passe de 12 à 35 tonnes, le nombre de travailleurs à l'hectare de 28 à 8, et les tracteurs remplacent les animaux de labour. L'équipement des ménages contraste aussi avec

l'avant-guerre, puisque réfrigérateur, machine à laver, automobile constituent les éléments d'un nouveau confort.

Cependant, l'accumulation de biens matériels et l'essor de la société de consommation dans les pays industrialisés, à l'origine de l'accumulation de déchets, interrogent des experts et une partie de la communauté scientifique quant au modèle de développement des sociétés modernes. Ce modèle dit de croissance est en particulier remis en question par les membres du Club de Rome, réunissant des experts de plusieurs pays, à travers l'ouvrage majeur « Halte à la croissance » (1972) et reprenant les travaux des chercheurs du *Massachusetts of Technology* (le rapport Meadows, 1972).

La société du gaspillage et du jetable

L'équipement des ménages en biens de consommation atteint un seuil de saturation : le cycle de vie des produits est trop « long » pour assurer leur renouvellement. La stratégie mercantile de l'ère des masses dès la moitié du 20^e siècle prend trois voies principales. La première repose sur la production de produits à faible utilité (les gadgets). La seconde véhicule le fantasme de la nouveauté et du progrès continu. La troisième voie est celle des produits « jetables » puis de « l'obsolescence programmée ». Ce marketing de masse vise l'objectif du renouvellement des biens de consommation. Dès la fin des années 1940, l'aventure du baron Bich signe l'ère du produit à usage unique et jetable (le stylo à bille Bic). La société de l'abondance masque en fait une société du gaspillage généralisé : Vance Packard, dans *L'Art du gaspillage* (1962) décrit l'insouciance collective du productivisme et du consumérisme. Suite au premier choc pétrolier de 1973, les politiques se mobilisent sur une économie du recyclage. Harold Crooks parle d'une ruée des multinationales dans l'industrie des déchets en Amérique du Nord (*La bataille des ordures*, 1984). Une économie du rebut, de la collecte et du recyclage s'organise, marquée par les œuvres caritatives, dévalorisée par la suspicion (une activité de marginaux et de maffieux). L'économiste Gérard Bertolini expliquait dès 1984 que les circuits de collecte et de recyclage sont des services rendus à la collectivité méritant d'être rémunérés en tant que tels.

Les déchets, objets des sciences.

La recrudescence de la production détritique a suscité l'intérêt des chercheurs en sciences humaines et sociales, en sciences de l'environnement et de l'ingénieur. Les comportements sociaux et les usages sont observables à partir de ce que l'Homme rejette (*Dis-moi ce que tu jettes, je te dirai qui tu es*). Des sociologues (William Rathje, Albert Tauveron, Monique Cauvin-Wachs), des anthropologues

(Mary Douglas), des géographes (le « rudologue* » Jean Gouhier), des économistes (Gérard Bertolini), des écologues (François Ramade), des ingénieurs (Alain Navarro) sont les archéologues de la modernité (cf « *Rubbish ! the archaeology of garbage* », 1992). Les déchets reflètent les « dessous » du marché, les « ombres » de la consommation, les lieux en « marges » où individus, groupes sociaux, populations cherchent de quoi survivre.

Vers une société du « cycle de vie »

Le rejet erratique des déchets dans les milieux naturels (décharge, brûlage, immersion) dégrade les écosystèmes et produit des effets sanitaires. Des scandales (Love Canal à New-York à la fin des années 1970, la décharge de déchets toxiques de Montchanin en France à la fin des années 1990) seront suivis de mesures réglementaires drastiques afin de réduire les risques liés aux exutoires. Cette société « émétique » a organisé des systèmes de collecte, de tri sélectif, de filières de valorisation, mais peine à gérer les matières résiduelles face à la profusion, la diversité, la complexité, la rapide mise sur le marché des produits. L'économie de marché raisonne par unités vendues en quantités sans qu'une économie circulaire soit structurée en amont. En aval, pour endiguer la marée des ordures et en assumer les coûts, des filières dédiées s'organisent sous l'impulsion des mouvements écologistes et de consommateurs, relayés par les pouvoirs publics. Une majorité de produits et d'équipements sont rejetés sans être ni usés, ni obsolètes. Les principaux changements de comportement observés depuis les années 2000 peuvent relever de la conviction écologique, des contraintes économiques en situation de crise, d'un refus du gaspillage, d'une prise de conscience...

L'autre facette de ce gâchis est l'exploitation des matières premières non renouvelables. Le plastique, emblème de la société consumériste (Piétrasantà, 1994), est un matériau invasif. L'industrie du plastique a trouvé dans l'emballage un support visible pour le marketing des produits de consommation. Enfin, des produits industrialisés, avec des propriétés de persistance dans les écosystèmes, obligent les chercheurs à concevoir leur éco-compatibilité, leur « biodégradabilité ». Le déchet devient une ressource dans un nouveau cycle de vie.

Bibliographie :

- Bertolini Gérard, 1978, *Rebuts ou ressources*, Entente, Les Cahiers de l'écologie, 1978 ; réédition 1990.
- Boote Werner, Pretting Gerhard, Plastic Planet. *La face cachée des matières synthétiques*. Actes Sud, Paris, 2011.
- Club de Rome, *Halte à la croissance*, Fayard, Paris, 1973.
- Crooks Harold, *La bataille des ordures*, Boréal Express, Paris, 1984.
- Douglas Mary, *De la souillure, études sur la notion de pollution et de tabou*, éd. la Découverte, Paris, 1992.
- Gouhier Jean, *Éléments pour une géographie des déchets, Essai d'inventaire et analyse comparée dans le Maine et la région Liégeoise*, thèse de troisième cycle, Université de Caen, 1972.
- Harpet Cyrille, *Du déchet : philosophie des immondices; corps, ville, industrie*, éd. L'Harmattan, Paris, 1999.
- Institut Cyclope, « Panorama mondial des déchets », société d'études, spécialisée dans l'analyse des marchés mondiaux des matières premières, éditions Economica, Paris, 2009.
- Piétrasanta Yves, *Livre blanc sur le recyclage des matières plastiques*, Erec éditeur, Paris, 1994.
- Ramade François, *Dictionnaire encyclopédique des pollutions: les polluants de l'environnement à l'homme*, Ediscience International, 2000.
- Rathje William, Cullen Murphy, *Rubbish! The archeology of garbage*, University of Arizona Press, 2001 (3e édition).
- Silguy de, Catherine, *Histoire des hommes et de leurs ordures*, Le cherche midi éditeur, Paris, 2009.
- Tauveron Albert, *Les années poubelle*, presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 1984.
- Vance Packard, *L'Art du gaspillage*, Calmann-Lévy, Paris, 1962.

Glossaire :

- Détritique : désignant une roche sédimentaire composée de débris, suite à l'érosion, cet adjectif a été importé en rudologie pour désigner l'ensemble des « déchets » des sociétés humaines.
- Emétique : désigne les substances provoquant un « vomissement ». Il sert ici de « métaphore » pour désigner les « sociétés du rejet ».
- Exutoire : désignant soit une ouverture pratiquée pour faciliter l'écoulement des eaux, l'évacuation d'effluents, et désignant plus généralement un lieu ou espace de « rejet ».
- Rudologie : du latin *rudus*, « décombres », conçue par le géographe Jean Gouhier (1972), est une étude systématique des déchets, des flux et des espaces détritiques.